

24 images

24 iMAGES

L'autre Amérique *The Straight Story*, David Lynch

Jacques Kermabon

Number 98-99, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25032ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (1999). Review of [L'autre Amérique / *The Straight Story*, David Lynch]. *24 images*, (98-99), 72–72.

L'AUTRE AMÉRIQUE

PAR JACQUES KERMABON

THE STRAIGHT STORY ■ David Lynch

Quand j'avais lu que le nouveau film de David Lynch racontait le périple d'un vieil homme parcourant les routes américaines sur une tondeuse à gazon, je n'avais pas réussi à visualiser de quoi il pouvait s'agir. Incapable de rompre avec l'image d'un auteur fasciné par l'étrange, j'avais confusément imaginé une machine infernale, un climat bizarre. Quelle mouche a piqué Lynch — reconversion ou parenthèse? — le voici qui nous offre un film tout public, d'une parfaite linéarité, simplement émouvant, le road movie d'un vieil homme solitaire à sept à l'heure.

Après la première séquence, d'une inquiétante étrangeté toute lynchienne, le début sonne comme une satire de la campagne profonde américaine: lenteur endémique d'un village vieillissant recuit dans un bain de conversations pires que banales. Le héros vit avec sa fille, brave mais un peu simple d'esprit, ce qui lui a valu (on l'apprendra plus tard) de se faire retirer la garde de ses enfants. Nous sommes loin des abysses identitaires de *Lost Highway*. Ici, tout est simple et comporte une explication matérielle. Le vieil homme vient d'être victime d'une attaque quand il apprend que son frère, avec qui il est fâché depuis plus de dix ans, a eu aussi un malaise. Il décide d'aller le rejoindre. Mais, mal en point à la suite de sa chute, il se met en tête qu'il ne peut s'y rendre que par ses propres moyens, sur sa tondeuse à gazon, un minitracteur derrière lequel il accroche une remorque. Rien ne sera laissé dans l'ombre, rien ne nous sera épargné des embûches, pannes, incidents qui retarderont son voyage.

Chemin faisant on comprend que si satire il y a, elle porte moins sur cette ruralité que sur une autre Amérique, celle qui file sur des routes interminables et double sans ménagement le vieillard sur sa tondeuse, une Amérique hystérique, telle cette conductrice accidentée qui hurle qu'elle en



Alvin Straight (Richard Farnsworth) renoue avec de vieux gestes de la mythologie westernienne.

est à son treizième daim écrasé en une semaine. Lynch propose une pause, un pas de côté en suivant cet homme qui renoue avec de vieux gestes de la mythologie westernienne: un périple solitaire par étapes, faire un feu de camp, contempler les étoiles avant de s'endormir.

Il ne s'agit plus, à son âge, d'un voyage initiatique, ou alors c'en est un pour ceux qu'il rencontre, à qui il apparaît comme une sorte de sage un peu fou et auxquels il prodigue des conseils frappés au coin du bon sens. Pour lui, cette échappée sonne comme un testament avant son ultime voyage. Il en profite pour se délester, au cours de conversations avec des inconnus, de quelques démons qui lui taraudaient la mémoire. Il converse aussi avec un pasteur des choses de la vie, mais, à lui, il ne se livre pas; ils parlent d'égal à égal, laissant percevoir plutôt un doute sur l'existence de Dieu qu'une croyance partagée. Il n'a plus rien à craindre, plus rien à perdre, il est face à lui-même. «Le plus dur dans la vieillesse, dit-il, c'est de se souvenir de sa jeunesse.»

Le titre le dit, ce film est inspiré d'une histoire vraie, celle d'Alvin Straight qui, à 73 ans, en 1994, décida de rallier une bourgade du Wisconsin depuis Laurens, dans l'Iowa, sur sa tondeuse à gazon. Il mit plus de six semaines à parcourir les centaines de kilomètres qui le séparaient de son frère. Cette caution peut justifier la simplicité du

trait: cela a été, je le restitue tel quel, sans compliquer l'intrigue, sans ajouter du mystère et livre ainsi une œuvre de réconciliation avec le monde — œuvre qui flirterait presque avec un Kiarostami. Et on se laisse émouvoir par ces vérités sommaires, cette philosophie réconfortante du plus petit dénominateur commun, qui met en avant la contemplation de la nature, l'évidence de la vie et de la mort, la beauté des liens familiaux, la vertu de la parole comme partage.

Que Lynch arrive à nous toucher avec ces ingrédients laisse un peu pantois. Sur nous-même d'abord; faut-il que nous ayons ainsi besoin de simplicité pour nous laisser embarquer sur un fil aussi ténu. Sur le talent de Lynch ensuite, apte à déployer une palette qui va de *Eraserhead* à *Twin Peaks* en passant par *The Elephant Man* et *Blue Velvet*. Finalement, la limpidité apparente de *The Straight Story* brouille un peu plus l'image de ce réalisateur opaque.

Alors qu'il est mûr pour adapter Paulo Coelho, par quelle voie va-t-il maintenant nous surprendre? ■

THE STRAIGHT STORY

États-Unis 1999. Ré.: David Lynch. Scé.: Mary Sweeney, John Roach. Ph.: Freddie Francis. Mont.: Mary Sweeney. Mus.: Angelo Badalamenti. Int.: Richard Farnsworth, Sissy Spacek, Harry Dean Stanton. 111 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.